

« On est rendus devant le monde! » Un film pédagogique

Lorraine Camerlain

Number 20 (3), 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28949ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Camerlain, L. (1981). « On est rendus devant le monde! » : un film pédagogique. *Jeu*, (20), 22–26.

«on est rendus devant le monde!»

un film pédagogique

Film de André-A. Bélanger et Louise Nantel. Production de l'O.N.F., 1981. Couleur, 16 mm, 84 min. Décor et costumes: Denis Larose, Joan Issacson; monteur: Yves Leduc, assisté de Réal Bossé; producteur: Jean Dansereau; productrice conseil: Françoise Berd.

«On est rendus devant le monde!» Le film s'ouvre sur cette réplique d'une comédienne du Théâtre de Carton. D'emblée, le titre — et la réplique — nous dévoile l'intention des réalisateurs: montrer la création collective *dans son processus*. Le produit fini — la représentation que l'on nous montre au début du film — a exigé un travail en plusieurs étapes. Avant d'être devant le monde, on était ailleurs, dans le «lieu» de la création, et c'est cet ailleurs que le film veut faire voir (ou découvrir) au public. L'intention des réalisateurs n'était ni de promouvoir ni de dénoncer ce mode de création théâtrale privilégié par le jeune théâtre. Ils ont plutôt cherché à éviter tout jugement de valeur pour donner simplement à voir au spectateur du théâtre collectif «en train de se faire».

Il n'est qu'à voir, à ce propos, le choix des intervenants. Les réalisateurs ont expliqué pourquoi ils n'avaient retenu que des troupes montréalaises: les fonds manquaient, qui leur auraient permis d'élargir leur perspective à la province¹. Malgré cette contrainte «budgétairement géographique», André-A. Bélanger et Louise Nantel ont choisi des gens différents dans leur mode de fonctionnement, leur démarche et leurs productions. Le Théâtre de Carton représente le pôle déjà «traditionnel» du phénomène quand même relativement récent de la création collective, et le Théâtre de Quartier, le volet plus «politique», par la démarche et la thématique qu'il adopte. Enfin, le Théâtre de l'Oeil présente une particularité plus «formelle» puisqu'il s'agit d'une troupe de marionnettistes. Les réalisateurs ont même (et surtout) réuni une équipe de comédiens et de comédiennes provenant de diverses troupes, pour les besoins du film. Le «Théâtre en Dix Minutes», composé de cinq membres (Alain Grégoire de l'Organisation Ô, Louise LaHaye du Gyroscope, Louis-Dominique Lavigne du Théâtre de Quartier, Monique Rioux de la Marmaille et Jean-Léon Rondeau du Parminou), devait créer un spectacle/intervention de dix minutes au Complexe Desjardins. Leur travail allait être filmé, du début à la fin (de la première discussion sur le sujet et les objectifs du spectacle à la représentation finale), pour illustrer les différentes étapes de la création collective. On n'a évidemment pas tout retenu au montage mais il reste que c'est le travail de ce groupe qui donne au film sa

1. Voir l'article de Martial Dassylva, «Louise Nantel et André-A. Bélanger La création collective», *la Presse*, 30 mai 1981, p. D-1 et D-5.

cohérence et constitue son principal intérêt.

En effet, le travail des autres troupes intervenantes vient compléter ou éclairer ce qu'illustre déjà le Théâtre en Dix Minutes. Dans certains cas, il le répète tout simplement, en variant un peu la perspective au niveau de la démarche, de l'esthétique ou de l'intention «politique». Compte tenu du rôle accordé à ces intervenants, le fait de commencer un film par un spectacle du Théâtre de Carton et de le terminer par une discussion/autocritique de ce groupe «chez lui» est discutable. Je dirais même, maladroit. Si la représentation et l'auto-critique font partie de la démarche globale des collectifs de travail, les séquences du Théâtre de Carton manquent quand même d'intérêt. Pourquoi? Peut-être à cause de la faiblesse du spectacle ou du choix discutable des extraits. Mais cela tient aussi et surtout au fait qu'entre le groupe et le spectateur, aucun lien de connivence n'est établi. Aucun ne peut d'ailleurs s'établir. Le Théâtre de Carton est déjà en représentation au départ et qui plus est, à la 107^e représentation de *Si les ils avaient des elles...* — L'idée de montrer la création collective dans une perspective de durée n'est pas mauvaise en soi mais



«Avant, le monde allait voir du théâtre; maintenant, le théâtre va voir le monde!»

son traitement, ici, l'est. — De plus, contrairement aux autres troupes intervenantes, le Théâtre de Carton s'auto-critique plutôt que d'en appeler au public pour prendre le pouls de son spectacle. Cette (auto)suffisance est malvenue car elle trahit, me semble-t-il, le but premier du film. Face au travail du Théâtre de Carton, le spectateur du film n'investit rien. On n'a rien à faire que de prendre pour acquis ce qui est donné ou dit. Il est facile de «décrocher» de la discussion finale qui porte sur une représentation qui est la 107e d'un tout dont on ne connaît rien ou presque. C'est dommage que le film se termine sur une insatisfaction.

Le cas des deux autres troupes est différent. Le Théâtre de Quartier nous est présenté menant une enquête dans le milieu où il veut se produire et duquel il veut rendre compte. Sa démarche élargit, au niveau des intentions et de l'action politico-sociale, celle du Théâtre en Dix Minutes. Ce dernier, pour les besoins de la cause sans doute, s'en tient à des stéréotypes (balayeur, secrétaire, gardien, vendeur) qui n'exigent plus d'être soutenus par une investigation minutieuse. Quant au Théâtre de l'Oeil, on le voit d'abord vidant devant nous son «sac à poubelle» rempli d'objets hétéroclites à partir desquels il «inventera» de fascinantes marionnettes. Cette troupe qui explique, verbalement mais surtout visuellement, son désir de susciter chez les jeunes, par la création, une préoccupation écologique, a beaucoup d'intérêt. Nous la suivrons, tout comme le Théâtre en Dix Minutes, de l'idée première au spectacle. Dans ces cas-là, la création fait image, donne image, ce qui me semble bien répondre aux objectifs d'un film comme celui-ci.

On est rendus devant le monde! montre ce qu'est la création collective. Autour d'une table de travail, ou menant de plain-pied une enquête sociologique, les comédiens/créateurs s'interrogent sur ce qu'ils vont faire. Une fois leur sujet déterminé, ils le mettent en forme: écriture collective et canevas, mime et improvisation, chanson et musique, scénographie... La remise en question fait partie du jeu: ils s'interrogent continuellement sur la pertinence et la cohérence de leur «création». Ils questionneront même le public, avant ou après la représentation, suivant les cas.

Le film, dans l'ensemble, rend justice à tout ce travail. Une seule ombre au tableau: il ne rend pas bien compte de la durée du travail du Théâtre en Dix Minutes. Je peux lire dans *la Presse* que cela a duré trois semaines². Je veux bien. Mais le film aurait dû parler de lui-même. C'est un peu bête, mais, tout simplement parce que les comédiens sont toujours habillés de la même façon, on a l'impression qu'ils ont tout fait «d'une traite», en une journée... C'est un détail, mais il a son importance. C'est une question d'image et de sens, ce qui a un rapport certain avec le médium utilisé: le film. À l'étape de la représentation, il a paru important aux réalisateurs de situer la création collective dans une durée (la 107e du Théâtre de Carton), il aurait été aussi important, sinon plus, de le faire pour la «gestation»... N'est-ce pas là l'intérêt du film?

Pour son intervention au Complexe Desjardins, le Théâtre en Dix Minutes choisit de parler de ceux à qui il adresse le spectacle. «Chaque jour quand j'arrive au travail, je redeviens une secrétaire, une vendeuse, un balayeur...» dira la chanson-thème. La représentation «en miroir» est fréquente dans la création collective. Tellement,

2. *Loc. cit.*, p. D-5.

qu'on finit par la confondre avec l'un de ses «principes fondamentaux»³. Les gens du Théâtre de Quartier reprennent presque à la lettre les paroles et les tics des personnes qu'ils interviewent dans la rue. Ils iront même jusqu'à jouer devant public *essentiellement ce que ce public veut voir*, sous prétexte de «faire le plus vrai possible». La création devient si collective qu'elle englobe le public. Mais n'y perd-elle pas un imaginaire, qu'elle renie au soi-disant profit de la «réalisation» au sens large: la représentation face à l'action sociale qu'elle veut susciter? Cet imaginaire n'est-il pas nécessaire, essentiel, à la théâtralité? Le langage théâtral peut-il à ce point coïncider avec la réalité qu'il veut représenter? La *représentation* en miroir n'est-elle pas de l'ordre du contresens théâtral?

Le film nous dit qu'au Québec il existe quelque cinquante troupes comportant des collectifs de travail, que plus de 200 comédiens et comédiennes travaillent, en groupe, à créer des spectacles visant à rejoindre un public particulier — le public «populaire» — là où il se trouve. On fait de la création collective un outil d'intervention. La popularité a une valeur plurielle (dangereuse?) au théâtre, et elle doit constamment se redéfinir. La popularité d'un spectacle théâtral n'a pas nécessairement à voir avec la popularité du public et l'inverse est sans doute vrai. Le public populaire (comme sujet et comme objet au théâtre) ne peut être garant d'une théâtralité populaire. Mais, je m'éloigne...

Le film de Bélanger et Nantel offre en tout cas l'avantage de soulever toutes ces questions. Il a des défauts: le montage est un peu lent au départ, certaines séquences retenues sont discutables, je l'ai dit, et le son, suffisamment mauvais pour qu'il signe à lui seul la réalisation «québécoise». Malgré cela, *On est rendus devant le monde!* déclenche une interrogation «qualitative» quant à la création collective d'ici, ce qui est loin d'être inutile.

Le film n'avait pas de prétention proprement «filmique». Les possibilités filmiques du documentaire n'ont jamais encore préoccupé outre mesure les réalisateurs de chez nous (et d'ailleurs...). Le documentaire est didactique dans son propos. Il sert (comme parfois le théâtre — le jeune, le «collectif» —) à faire apprendre quelque chose à des non-initiés. Et on oublie, quand on ne l'ignore pas, tout simplement, que le didactique peut à l'occasion s'ouvrir à la fantaisie et à l'imaginaire. Louise Nantel en est consciente. Ils ont simplement misé, elle et Bélanger, sur autre chose que le filmique.

«Ce qui nous a guidé dans le choix des images et dans le montage, affirmera Louise Nantel, c'est la volonté d'être les plus clairs possible, parce qu'en dehors du milieu artistique, il y a très peu de gens qui savent que ça existe et comment ça se passe. Aussi avons-nous évité les effets uniquement esthétiques qui n'auraient servi à rien»⁴.

Le message prime sur la forme. L'idée se défend. Mais c'est dommage de présumer qu'un public «nouveau» ne pourrait pas apprendre à la fois deux langages — le théâtral et le filmique — et en goûter les plaisirs sans qu'on les lui ait appris un à la fois... Le bilinguisme est relativement facile pour un enfant qui ne «possède» encore

3. «Ajoutons que l'un des principes fondamentaux de la création collective veut que l'on parte des besoins et des préoccupations du public auquel on s'adresse plutôt que de lui imposer d'autorité un texte tout fin prêt ou appartenant au répertoire universel», écrit Martial Dassylva. *Loc. cit.*, p. D-5.

4. *Loc. cit.*, p. D-5.

aucun langage. Le «culturel» a peut-être un exemple à tirer du «linguistique». Simple question de langages, d'apprentissage et de plaisir...

On est rendus devant le monde! est un film intéressant, soigné même, et pas du tout «ennuyant». C'est un bon documentaire sur la création collective de notre jeune théâtre, classique dans sa forme, avec ses longueurs, mais aussi de grandes qualités, et quelques petits plaisirs «cinématographiques» que les réalisateurs se sont permis, dans les limites esthétiques qu'ils s'étaient données. Il sera certes un outil pédagogique très utile. Avis aux professeurs, étudiants, autodidactes, curieux et intéressés, présents et futurs-z-amateurs de ce théâtre.

lorraine camerlain